

Le *Mouvement* Sollers
ou
L'Art de dérober les bijoux de la poésie chinoise[©]
suivi du
Systeme Sollers et ses satellites[©]

par Damien Taelman[©], 11 septembre 2016

En mars 2016, Philippe Sollers a publié aux Éd. Gallimard *Mouvement*, estampillé « roman ». Dans *Nombres* (Éd. du Seuil, 1968), il pillait déjà à qui mieux mieux le *Daodejing* (道德經, *Le Livre de la Voie et de la Vertu* de Lao zi, 老子, -VI^e s.), ainsi que d'autres œuvres. Sollers récidive aujourd'hui de plus belle, puisant à pleines mains et sans vergogne dans la magnifique *Anthologie de la Poésie Chinoise*, parue en 2015 sous la direction du réputé sinologue Rémi Mathieu (Éd. Gallimard, Bibl. de la Pléiade). Il s'y adonne à de risibles corrections, remplace ci et là un mot par un synonyme, modifie le temps d'un verbe, pinaille sur la ponctuation ou intervertit deux mots, mais il se garde bien d'indiquer l'origine des traductions trafiquées et le nom des traducteurs. Pédanterie, posture sentencieuse, condescendance, tromperie, rien n'est épargné aux lecteurs. Considérons quelques exemples.

Page 111, Sollers « revoit » la traduction d'un poème de Wei Yingwu, sans fournir aux lecteurs la moindre information. Pourtant, l'œuvre dont il a fait son livre de chevet est publiée par une maison d'édition où il porte le vénérable titre de directeur ! Comparons un poème tiré de cette *Anthologie* avec sa « copie » :

| | |
|---|---|
| Wei Yingwu (737-792) Trad. Florence Hu-Sterk, <i>Anthologie</i> , p. 429 | Philippe Sollers <i>Mouvement</i> , p. 111 |
| Dix mille choses se font entendre ; Dans le grand espace toujours muet. Le son apparaît au sein du silence ; Et au sein du silence il disparaît. | Dix mille choses se font entendre, dans le grand espace toujours muet. Le son apparaît au cœur du silence, et au cœur du silence il disparaît. |

Ne nous attardons pas sur les minuscules et sur la ponctuation du texte recopié. Pourquoi, demande Sollers p. 111...

Pourquoi ne pas répéter le mot *cœur*, et le remplacer par « sein » ? La traductrice n'a pas l'air de se rendre compte qu'il n'y a pas de « sein du silence ». Le Ciel chinois ne parle pas, c'est entendu, mais il bat. Il est pur comme le fond de son cœur lui-même.

En exergue de « son » ouvrage, notre proto-philosophe cite Hegel : « *La vérité est le mouvement d'elle-même en elle-même* ». Faisons-lui donc subir l'épreuve de la vérité ! Par quel tour de passe-passe Mme Hu-Sterk pourrait-elle remplacer « cœur » par « sein », puisque le terme « cœur » n'apparaît pas dans l'original ! Notre exégète en herbe avoue candidement : « *Je n'ai fait que deux ans de chinois, de façon très insuffisante, juste pour saisir la nervure calligraphique et la modulation des tons.* » (p. 110) ; mais de toute évidence, deux années d'études à temps perdu ont rendu Sollers à ce point suffisant qu'il s'épargne la tâche de comparer la traduction avec l'original : 萬物自生聽, 太空恒寂寥. 還從靜中起, 卻向靜中消. Le caractère rendu par « sein » est 中 (*zhong*, centre/milieu/au milieu de) et il a aussi le sens de « se trouver au milieu de », comme dans *Zhong Guo* (中国, le Territoire/le Pays/le Royaume/l'Empire du Milieu) ; ce caractère très basique, entrant dans la composition du mot Chine, est étudié dès la toute première leçon de mandarin.

La « traductrice » a donc utilisé la préposition « au sein de » à bon escient. De plus, le caractère *zhong* vient après « *jing* » (靜), qui signifie calme/tranquille/paisible/silence — l'original ne fait pas référence à un « cœur tranquille/silencieux », mais à un son qui surgit « au milieu/au sein du silence », du « grand espace » (*tai kong*, 太空) mentionné dans le vers précédent. Mme Hu-Sterk n'a rien changé à ce poème, elle a eu la modestie d'en respecter la lettre et l'esprit ! Admettons cependant que l'expression « au cœur du silence » soit plus élégante et poussons même l'indulgence jusqu'à concéder qu'un court « extrait volé » dans un « roman » de plus de deux cents pages soit chose courante. Oui, mais voilà, il y a dans ce roman-collage d'innombrables passages « empruntés », avec des retouches mineures et au demeurant des plus discutables, sans la moindre référence aux sources.

À la page 112 de « son » fac-similé, Sollers note : « *Jin Yi qui a vécu de - 200 à - 168. Un autre poète, plus tardif, fait allusion au « Parc des Esprits » [...] Il nous joue aussi une « Rapsodie des Immortels » (à laquelle j'aspire) ».* Puis il « cite » un extrait de cette rapsodie, sans en divulguer l'auteur ou le traducteur...et sans se rendre compte que Jin Yi n'existe pas ! Il s'agit en fait de Jia Yi (賈誼, connu aussi sous les noms de 賈太傅, Jia Taifu, et de 賈生, Jia Sheng) — quand on plagie à la va-vite, l'orthographe en souffre ! Voici quelques vers de ce « poète plus tardif », Huan Tan, dont Sollers semble ignorer le nom :

| | |
|---|--|
| Huan Tan (de -20 à 56), Trad. Rémi Mathieu, <i>Anthologie</i> , p. 101 | <i>Mouvement</i> , p. 112 |
| Flottant au gré des vents dans l'inconstant des choses, Conformes aux cycles du ciel en rotation, Libres de toute attache et n'intervenant pas, Jouissant de longues vies entre les ciel et terre. | Flottant au gré des vents dans l'inconstance des choses, conformes aux cycles du ciel en rotation, libres de toute attache et n'intervenant pas, ils jouissent de longues vies entre ciel et terre. |

« L'inconstance », « ils jouissent », ici la mièvrerie stylistique fait loi ! Rappelons que Rémi Mathieu est le traducteur ou l'auteur, entre autres, de *Mu tianzi zhuan* (Institut des Hautes Études, 1979) ; *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne. Le Shanhai jing, Classique des Monts et des Mers* (Institut des Hautes Études Chinoises, 1983, 2 vol.) ; *Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne* (Connaissance de l'Orient-Gallimard, 1989) ; *Gan Bao, À la recherche des esprits*, (Connaissance de l'Orient-Gallimard, 1992) ; *Philosophes taoïstes t. II, Huainan zi (Liu An)*, coédité avec Charles Le Blanc (Éd. Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2003) ; *Elégies de Chu* (Connaissance de l'Orient-Gallimard, 2004) ; *Lao tseu. Le Daode jing, Classique de la voie et de son efficience*, Nouvelles traductions basées sur les plus récentes découvertes archéologiques (trois versions complètes : Wang Bi, Mawangdui, Guodian, Paris, Entrelacs, 2008) ; *Philosophes confucianistes* (Confucius, Meng zi, Xun zi, Zeng zi et Zi Si), traduit et coédité avec Charles Le Blanc (Éd. Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2009) ; *Lie tseu [Lie zi]. L'Authentique Classique de la Parfaite Vacuité* (Entrelacs, 2012) ; *L'Éclat de la pivoine. Comment entendre la Chine* (JC Lattès, 2012). Novice dans le métier, Rémi Mathieu ne devrait-il pas à l'avenir faire réviser ses traductions par Sollers — lui seul connaît drôlement la chanson, il sait « saisir la nervure calligraphique...» et se croit habilité à « corriger » un autre sinologue de renom :

| | |
|--|---|
| Ruan Ji, (210-263), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 188 | <i>Mouvement</i> , p. 112 |
| Le pêcheur savait bien que le monde est mauvais : Sur sa barque légère il céda au courant. À peine un jour se lève que s'en vient le soir ; Le soir arrive à peine, que le matin est là. Mon visage n'est plus ce qu'il était jadis Et mon âme elle-même faiblit et se disperse ; Un braisier dévorant brûle dans ma poitrine. | Le pêcheur sait bien que le monde est mauvais, Sur sa barque légère, il cède au courant. Et encore : À peine un jour se lève que vient le soir, À peine le soir arrive, le matin est là. Mon visage n'est plus ce qu'il était hier, Mon âme elle-même faiblit et se disperse. |

L'on notera sans peine les « améliorations » oiseuses apportées par Sollers, sans que ne soient mentionnés le nom de l'œuvre qu'il exploite et encore moins celui du traducteur dont il modifie le travail sans sourciller. En outre, il se permet même de couper sa « citation » après le premier distique d'un vers qui en compte deux. Tout fier de lui et suivant rigoureusement l'ordre d'apparition des auteurs dans l'*Anthologie*, il continue de détrousser à l'envi :

| | |
|---|---|
| Ji Kang, Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 193 | <i>Mouvement</i> , p. 113 |
| Adieu sagesse, adieu étude ! Va jouer, mon cœur, au sein du grand silence. | Adieu sagesse, adieu étude ! Va jouer, mon cœur, au cœur du grand silence. |

Ne pratiquant pas le chinois classique, se définissant comme écrivain et refusant le rôle d'intellectuel, Sollers pourrait au moins avoir la décence de se fier aux traducteurs aguerris. Le deuxième distique du vers se lit comme suit : 游心於玄默 = jouer/cœur/dans/grand, profond, obscur/silence. Il n'est pas besoin de deux années de chinois pour se rendre compte que le terme « cœur » (心) n'est pas répété, mais qu'il est suivi de la préposition de lieu « dans » (於, *yu*), comme « dans le, au sein du / grand silence ». Cependant, le gentilhomme Sollers a le cœur si sensible que, avant de modifier cette traduction, il réserve « une pensée émue » à Ji Kang, mis à mort à l'âge de 29 ans ; mais il aurait pu aussi avoir la générosité d'adresser une note de reconnaissance à François Martin qui a tant contribué à l'avancement des études chinoises. Un autre vers de ce même poème de Ji Kang, 遇過而悔, 當不自得, aurait dû interpeller Sollers : « *De mes fautes je me repends, non vraiment je n'en suis pas fier.* » (Trad. François Martin, p. 193). Notre voleur à la tire ne le cite pas, mais ajoute plutôt « *Je me répète souvent son avertissement* » ; et pour la frime il glisse l'admonestation suivante, ixième bricolage d'une traduction originale :

*Dès que ses plans triomphent, le stratagème meurt,
Conserve donc ton jade ! Garde tes six tactiques !
(Mouvement, p. 113)*

Ces vers « inédits » sont nés de la juxtaposition de deux distiques qui proviennent d'un poème qui en compte 28 et traduit par François Martin, pages 196 et 197 de l'*Anthologie* :

*L'arc le meilleur se range quand l'oiseau est pris,
Dès que ses plans triomphent le stratège meurt.
Notre destin, c'est vrai, c'est nous qui le faisons
Mais les chemins du monde sont semés d'embûches.
Pourras-tu retrouver l'habit d'un homme simple ?
Conserve donc ton jade ! Garde tes six tactiques !*

A quel jeu pervers Sollers se livre-t-il dans *Mouvement* ? Avaleur de vers, chirurgien textuel, censeur impérial ? Oui, avec Ji Kang nous pouvons dire que notre destin, c'est nous qui le faisons... et que sur les sentiers du monde il y a des intellectuels qui œuvrent en silence et des dandys qui font leurs choux gras du travail des pionniers. Sur cette même page, nous trouvons deux autres « emprunts », « créés » eux aussi à partir de deux longs poèmes différents, « remixés » afin de présenter un texte suivi :

| | |
|--|---|
| Pan Yue (247-300), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 201 | <i>Mouvement</i> , p. 113 |
| Contemplons la beauté, oublions tout le reste, Vaguons, heureux toujours d'être si peu de chose. [2 derniers vers d'un poème qui en compte 40] | Contemplons la beauté, oublions tout le reste, Vaguons, toujours heureux d'être si peu de chose. |
| Cette femme est partie aux sources du néant ; La terre épaisse et sombre à jamais nous sépare. | Cette femme est partie aux sources du néant, La terre épaisse et sombre à jamais nous sépare, |

| | |
|---|---|
| [ici il y a 12 vers avant le suivant] Nous étions deux oiseaux dans la même forêt ; [ici il y a un vers avant le vers suivant] Nous étions ces poissons nageant dans le courant. | Nous étions deux oiseaux dans la même forêt, Nous étions deux poissons dans le même courant. |
|---|---|

Maître Sollers, sur sa morgue perché, est tellement absorbé dans la contemplation de la beauté qu'il omet de citer la source qu'il traficote ; « heureux toujours » est permuté en « toujours heureux », mais pourquoi « ces poissons nageant dans le courant » deviennent-ils « deux poissons dans le même courant » ? Sont-ils soudain deux écrivains amourachés ou les disciples de l'unique Maître raliés à son cénacle ? Si notre satané bluffeur avait eu la probité de consulter le texte original, il ne se serait pas livré au ridicule de remodeler et corriger un poème classique ; 如彼游川魚 = comme/ceux-là/nager/courant, rivière, cours d'eau/poisson. Le caractère « même » ne flotte nulle part et les poissons, sans indication de nombre, nagent tout naturellement dans le courant.

| | |
|--|---|
| Zhang Xie (<i>fl. v. 295</i>), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 213 | <i>Mouvement</i> , p. 114 |
| Qui est subtil mais lent ne sera pas loué ; C'est l'idiot impulsif qui se fera un nom ! | Qui est subtil et lent ne sera pas loué, C'est l'idiot impulsif qui se fera un nom ! |

Ici, Sollers finasse et, confondant subtilité et subtilisé, change un « mais » en « et », puis un point-virgule en virgule ! D'un geste sublime il laisse une marque indélébile... mais il est trop entiché de son personnage pour rendre hommage à François Martin, qu'il vient de spolier pour une cinquième fois. Notre copiste patenté appréciant beaucoup ce traducteur, proposons aux lecteurs six autres « emprunts » :

| | |
|---|--|
| Guo Pu (276-324), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 215 | <i>Mouvement</i> , p. 114 |
| J'aillai cueillir des herbes dans les monts fameux : C'était pour me garder de l'atteinte des ans. J'inspirai, expirai, but le jade liquide, Un souffle merveilleux envahit ma poitrine. | Je suis allé cueillir des herbes dans les monts fameux, C'était pour me protéger de l'atteinte des ans, J'ai inspiré, expiré, but le jade liquide, Un souffle merveilleux a envahi ma poitrine. |

| | |
|--|--|
| Wang Qiaozhi (fin du IV ^e s.), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 219 | <i>Mouvement</i> , p. 115 |
| Lors de vos randonnées, vous verrez peu d'esprits, Car leur subtile essence est celle du mystère. Mais venez au pays de la clarté du vide ; La terre en grand mystère y a laissé son sceau. | Lors de vos randonnées, vous verrez peu d'esprits, Car leur subtile essence est celle du mystère. Mais venez au pays de la clarté du vide, La terre en grand secret y a laissé son sceau. |

Altérer le temps des verbes (« Je suis allé, etc.), proposer des synonymes (« protéger », « secret »), changer un point-virgule en virgule, qui a dit que le chinois classique est une langue difficile ? Incapable de se mesurer à la poésie chinoise, Sollers préfère pisser de la copie ! Puis ses doigts crochus pianotent encore une fois trop vite et déforment le patronyme de l'auteur du poème suivant. Avant de nous larguer son larcin, il nous enjoint solennellement : « [...] *je vous prie de ne pas oublier Zhang Fangsheng (sic), qui a dû mourir en 386. Il a écrit un des plus beaux poèmes du monde* » (*Mouvement*, p. 116). Quelle culture et quel esprit de déduction, l'*Anthologie* nous informant que Zhan Fangsheng est mort « (*fl. v. 386*) ».

| | |
|---|--|
| Zhan Fangsheng (<i>fl. v. 386</i>), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 222 | <i>Mouvement</i> , p. 116 |
| Les rivières jamais n'arrêteront leurs flots, Les arbres seront droits pour mille ans à venir. Comme j'étais couché j'ai composé ces vers, Oubliant d'un seul coup les peines du voyage. | Les rivières jamais n'arrêteront leurs cours, Les arbres seront droits dans les mille ans à venir. Comme j'étais couché, j'ai composé ces vers, Oubliant d'un seul coup les peines du voyage. |

Sollers jongle avec une virgule et se permet une retouche falote ; puis, afin que tout coule de source selon son caprice, il remplace « flots » par un synonyme. Retenez bien ce nom, Zhan Fangsheng (attention de ne pas vous tromper en recopiant) et remerciez François Martin pour sa belle traduction. N'est-il pas consternant de voir comment notre sorcier des belles-lettres, enrichi d'une plume anonyme, se pavane devant un parterre de traducteurs qui se sont penchés avec respect et humilité sur un texte classique de la littérature chinoise ? Oserait-il « corriger » l'auteur des *Fables* ?

*Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui.
(La Fontaine, Le Geai paré des plumes du paon, IV, 9)*

Il enchaîne *illico* avec une confession attendrissante : « *Mais je me demande si mon poème préféré n'est pas celui de Tao Yuanming (365-427), extraordinaire de simplicité enfantine. Je le pratique souvent.* » (*Mouvement*, p. 116). La conscience apaisée, notre imposteur poursuit sa tâche de perroquet :

| | |
|---|---|
| Tao Yuanming (365-427), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 223 | <i>Mouvement</i> , p. 116 |
| L'ombre se fait épaisse et le soleil s'en va ; Adossé à un pin, je laisse fuir le temps. | L'ombre s'épaissit, le soleil s'en va, Adossé à un pin, je laisse fuir le temps. |

Il s'y connaît en opacité ; il ne pratique pas tant Tao Yuanming que le frelatage des traductions de François Martin... puisque nous en sommes à la huitième ! Affairé à copier et à souiller à profusion les traductions de François Martin, Sollers n'a même pas eu la décence de rendre hommage à ce brillant sinologue — décédé peu après la publication de *L'Anthologie*. Dont voici deux autres extraits :

| | |
|---|---|
| Xie Lingyun (385-433), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 236 | <i>Mouvement</i> , p. 116 |
| Et quand la raison pure restera intacte, L'idéal de jadis se pourra retrouver. | Quand la raison pure restera intacte, L'idéal d'autrefois pourra se retrouver. |

Après le tripatouillage opéré sur le deuxième vers, Sollers ajoute : « *C'est lui [Xie Lingyun] qui a écrit ce vers saisissant : « En un éclair soudain, je balaye mes doutes ».* Il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'est bel et bien François Martin qui a traduit ce vers (« *En un éclair soudain je balaye mes doutes* », *Anthologie*, p. 242), mais sans virgule, une brouille ajoutée par notre preux réviseur en chef, car il est bien connu qu'une virgule peut changer la face du monde... ou plutôt la perception qu'a le monde de vous ! Et au cas où vous auriez encore des réserves, voici d'autres exemples pour la route. Oui, le voyage est harassant et la nausée nous envahit, une pause syndicale décrétée par le Grand Timonier nous sera bientôt accordée.

| | |
|--|--|
| Chen Shubao (553-604), Trad. François Martin, <i>Anthologie</i> , p. 297 | <i>Mouvement</i> , pp. 117-118 |
| Beaux palais, jardins parfumés, En face d'une tour... Jolie peau juste maquillée, Briseuse de cités, Beauté figée devant sa porte, Elle hésite un instant, Sort des rideaux, se ressaisit, Et m'accueille en souriant. Beauté magique d'un visage, Fleur emplie de rosée, L'arbre de jade resplendit Au jardin du palais. | Beaux palais, jardins parfumés, En face d'une tour, Jolie peau juste maquillée, Briseuse de cités, Beauté figée devant sa porte, Elle hésite un instant, Sort des rideaux, se ressaisit, Et m'accueille en souriant. Beauté magique d'un visage, Fleur emplie de rosée, L'arbre de jade resplendit Au jardin du palais. |

Après avoir éliminé trois points de suspension et mis à la ligne les vers pairs, notre majordome nous ressert une courte note biographique sur Chen Shubao se trouvant à la p. 1 276 de l'*Anthologie*, puis il ajoute : « *Les universitaires français d'aujourd'hui jugent sévèrement Chen Shubao, empereur des Chan, dernier souverain du Sud (553-604)* ». De qui parlez-vous, Monsieur Sollers, et d'où votre traduction vient-elle ? Et pourquoi versez-vous tout à coup dans le sentimentalisme : « *Restons un peu chez les Tang, âge d'or de la poésie chinoise. Là encore, le plus vaut le moins. Deux vers de Li Bai (701-762) vous le prouvent :* » ; « *Ou bien Bai Juyi (772-846), qui me renvoie aussitôt à la Dordogne et à la belle Garonne :* » (*Mouvement*, p. 118) :

| | |
|---|--|
| Li Bai (701-762), Trad. Florence Hu-Sterk, <i>Anthologie</i> , p. 367 | <i>Mouvement</i> , p. 118 |
| Soleil couchant sur le sable clair, le ciel s'ouvre à l'envers ; Vagues agitées, rochers instables dans les tourbillons. [dans <i>Mouvement</i> , il manque le 2 ^e distique] | Soleil couchant sur le sable clair, Le ciel s'ouvre à l'envers. |

| | |
|---|---|
| Bai Juyi (772-846), Trad. Florence Hu-Sterk, <i>Anthologie</i> , p. 464 | <i>Mouvement</i> , p. 118 |
| Le Sud du Fleuve, quelle merveille ! J'ai bien connu jadis son paysage. Le soleil se lève : fleurs des rivages plus rouges que le feu ; Le printemps arrive : l'eau verte du Fleuve tire sur le bleu. Comment pourrais-je oublier un endroit pareil ? | Le Sud du Fleuve, quelle merveille ! J'ai bien connu autrefois son paysage. Le soleil se lève : fleurs des rivages plus rouges que le feu ; Le printemps arrive : l'eau verte du Fleuve tire sur le bleu. Comment pourrais-je oublier un endroit pareil ? |

Le « correcteur » Sollers cisaille un vers, remplace « jadis » par « autrefois »... et trahit de nouveau la mystérieuse « traductrice » citée au tout début de cet article. Ragailardi par ses maraudages en territoire inconnu, il coupe court, bondit par-dessus quelques siècles et découvre, une page plus loin, la dynastie des Song du Nord :

| | |
|---|--|
| Shao Yong (1011-1077), Trad. Stéphane Feuillas, <i>Anthologie</i> , pp. 570 et 572 | <i>Mouvement</i> , p. 119 |
| J'avance seul, chante seul et seul m'assois. [il s'agit du premier distique d'un vers d'un poème qui en contient quatre, les trois vers suivant sont d'un autre poème et n'ont rien à voir avec le premier] De temps à autre j'écris mon nom. Qui pourrait blesser ma vraie nature Et hors des émotions générer l'émotion ? | J'avance seul, je chante seul, je m'assois seul. [Sollers ne mentionne que ce premier distique d'un vers d'un poème qui en contient quatre, puis accolant des vers d'un autre poème il poursuit « Et aussi » :] De temps en temps, j'écris mon nom. Qui pourrait blesser ma vraie nature, Et pour des émotions générer l'émotion ? |

Pour des raisons dictées par des forces occultes ou par quelque Manitou ayant abusé du calumet, Sollers s'arroge le droit de « corriger » Stéphane Feuillas, traducteur, entre autres, de : *Un Ermite reclus dans l'alcool et autres rhapsodies* de Su Dongpo (Éd. Caractères, 2003), *Commémorations* de Su Shi (Les Belles Lettres, 2010) et, en collaboration avec Béatrice L'Haridon, *Nouveaux Discours* de Lu Jia (Les Belles Lettres, 2012). « De temps à autre » devient « De temps en temps », mais pourquoi « Et hors des émotions » est-il changé par notre prestidigitateur en « Et pour des émotions » ? Relisons: 情外更生情 = émotion/dehors, extérieur/prendre place, éprouver/naître/émotion. Ce « je, je » illustre le nombrilisme chronique de Sieur Sollers qui ne dispose pas d'assez de « je » pour attirer l'attention sur lui ; preuve en soit: 獨步獨吟仍獨坐 = seul/marcher/ seul/chanter/encore/seul/assoir. Le « je » n'apparaît pas dans ce distique — ni nulle part ailleurs dans tout le poème car, en poésie chinoise classique, l'auteur reste humble et s'efface devant la grande nature, le *Dao*. Ce poème

s'intitule « *Marchant librement sur l'étang lunaire* » : le vrai poète n'a pas besoin de se dédoubler, il fait un avec le monde et son moi indifférencié se fond dans le paysage.

Dans la littérature et l'iconographie chinoises, le soleil est le modèle de l'homme de mérite qui a su épouser le *Dao*. Sollers a beau avoir subtilisé le nom d'un des astres diamantés de la voûte céleste, son *Dao* (voie et voix) n'est pas authentique, impartial et spontané ; à force d'empiéter sur le travail d'autrui, de bafouer le sens de l'humain (仁) et de manquer au devoir de reconnaissance, il pêche par impiété (不孝). Puis il fait subir le même sort à Dunyi, qui se trouve à la même page de *Mouvement* que l'exemple précédent, et sur la page d'en face de l'*Anthologie* — lorsqu'on manque d'inspiration, il suffit de cueillir les fruits du voisin à portée de main !

| | |
|---|---|
| Zhou Dunyi (1017-1073), Trad. Stéphane Feuillas, <i>Anthologie</i> , p. 573 | <i>Mouvement</i> , p. 119 |
| Choses lointaines et de deux millénaires, a-t-on dit, Qui pourtant existent, intactes sous mes yeux. | On parle de choses lointaines d'il y a deux mille ans, Et pourtant, sous mes yeux, elles existent, intactes. |

Deux vers suffisent à notre fumiste pour mutiler, atrophier, rafistoler ! Clopin-clopant et clope au bec sur sa route allant, Sollers engrange les rapines et « *tombe sur un certain Lu You [...] qui ose écrire des trucs comme ça :* » (*Mouvement*, p. 126). Mais comment pourrait-il ne pas croiser ce poète qui tient sagement sa place dans l'ordre chronologique de l'*Anthologie* où il est en train de picorer ?

| | |
|--|--|
| Lu You (1125-1210), Trad. Stéphane Feuillas, <i>Anthologie</i> , p. 707 | <i>Mouvement</i> , p. 126 |
| En mille ans, malgré mes os pourris, je laisserai le parfum de mon nom... | Dans mille ans, malgré mes os pourris, je laisserai le parfum de mon nom. |

Nous avons vu que Sollers n'aime pas les mots sein et jadis, nous savons maintenant qu'il est allergique aux points de suspension... sauf s'ils sont de sa plume ou de Céline. Et ce « Dans », au lieu de « En », contribuera sans doute à répandre la fragrance de son nom ; quant au traducteur, nous ne sommes toujours pas au parfum ! Ayant avancé avec trop de précipitation, notre écolier buissonnier revient sur ses pas pour s'emparer de quelque butin oublié en chemin :

| | |
|--|---|
| Zhu Dunru (1081-1159), Trad. Stéphane Feuillas, <i>Anthologie</i> , p. 675 | <i>Mouvement</i> , p. 126 |
| Et quand la pièce sera finie, J'ôterai mon costume d'acteur, le donnerai aux imbéciles... | Et puis, « quand la scène sera finie, j'enlèverai mon costume d'acteur, et le donnerai aux imbéciles. » |

L'intermittent sinophile Sollers, spectacle oblige, préfère les termes « scène » et « enlever » à « pièce » et « ôter ». Et il fait montre d'une virtuosité éblouissante en changeant le « et » de place ! Quant aux points de suspension... passons vite à la page suivante : « *Allez, une brève visite à Wen Zhengming, qui écrivait ceci sous la dynastie Ming (je remplace juste thé par café) :* » (*Mouvement*, p. 131)

| | |
|---|---|
| Wen Zhengming (1470-1159), Trad. Martine Vallette-Hémery, <i>Anthologie</i> , p. 903 | <i>Mouvement</i> , p. 131 |
| Dix jours loin des affaires du monde À me promener devant ma fenêtre. La lumière du soir succède à la bruine, Le froid s'attarde sur les terres embrumées. Au réveil le thé prend une saveur nouvelle, Dans ce calme les livres ont un sens plus fort. | Dix jours loin des affaires du monde, À me promener devant ma fenêtre. La lumière du soir succède à la bruine, Le froid s'attarde sur les terres brumeuses, Au réveil, le café prend une saveur nouvelle, Dans ce calme, les livres ont un sens plus fort. |

Revigoré par un café bien tassé (le thé étant pour tout lecteur occidental une boisson inconnue), notre éminence grisâtre ponctue à cœur joie et, pour rendre « sa » traduction plus fameuse, remplace « embrumées » par « brumeuses » ! Quant à Martine Vallette-Hémery, Rémi Mathieu, Florence Hu-Sterk, François Martin et François Feuillas, ils sont portés disparus et se sont réincarnés en l'omniscient Sollers dans toute sa splendeur. Et le pillage de continuer de plus belle :

| | |
|--|---|
| He Jingming (1483-1521) Trad. Martine Vallette-Hémery, <i>Anthologie</i> , p. 909 | <i>Mouvement</i> , pp. 131-132 |
| Wu Wei est mort voici longtemps, désormais invisible, Les peintres, à présent, soupirent après son ombre. Je contemple ce rouleau, « Monts sur le fleuve », Image de l'esprit qui flotte, détaché, vers le vide. Je le vois effleurer la soie blanche sous son pinceau, Ivre, révélant à chaque touche son énergie spirituelle. | Wu Wei est mort depuis longtemps, désormais invisible, Les peintres, à présent, soupirent après son ombre, Je contemple ce rouleau, « Monts sur le fleuve », Image de l'esprit qui flotte, détaché, vers le vide. Je le vois effleurer la soie blanche sous son pinceau, Ivre, révélant à chaque touche son énergie spirituelle. |

Seul un point est évincé par une virgule et « voici » laisse place à « depuis », serait-ce que la narcissique énergie Sollers est en baisse ? Chercher des poux dans les textes qu'il rapièce l'a-t-il éreinté ? Et à qui notre histrion ressemble-t-il quand il se met en scène en mimant l'écrivain proluxe, si ce n'est à un certain garçon de café tenant bien son rôle !

| | |
|--|--|
| Yuan Zhongdao (1570-1632), Trad. Martine Vallette-Hémery, <i>Anthologie</i> , p. 956 | <i>Mouvement</i> , p. 132 |
| Devant le temple de Li Bai, des herbes folles, Des pins sans maître, des chants mêlés d'oiseaux. Ne restent qu'une eau remuante et un mur effondré D'où monte encore la voix qui bouleversa le monde. | Devant le temple de Li Bai, des herbes folles, Des pins abandonnés, des chants mêlés d'oiseaux, Ne restent qu'une eau remuante et un mur effondré, D'où monte encore la voix qui bouleversa le monde. |

Un point métamorphosé, une virgule tombée du ciel... et la mutation de « pins sans maître » en « pins abandonnés », notre ego-encenseur n'a sans doute pas manqué de consulter le texte-source avant de rabrouer cette pauvre « traductrice ». Bon prince, il a tu son nom afin de lui épargner le déshonneur d'être prise en flagrant délit d'incompétence ! Mais qu'en est-il au juste ? 青松無主亂禽鳴 = vert/pin/sans/maître, propriétaire/désordre/oiseau/crî/chanter. Tout s'éclaire, d'autant plus que ce poème s'intitule « *Nouvelle inscription sur le mur d'un temple* » : l'immortel Li Bai étant depuis longtemps mort lorsque Yuan Zhongdao le composa, les pins dans les herbes folles devant le temple qui lui est consacré ont survécu à son passage sur terre et sont donc dorénavant « sans maître » (無主) — et ce distique est d'autant plus évocateur qu'en Chine les pins sont le symbole de la longévité, de la constance et de la fidélité. Juché sur les grands chevaux en papier remâché de ses deux années d'étude du charabia maoïste, notre Rolland errant demeure sourd à cette allusion.

| | |
|---|--|
| Zhong Xing (1574-1625), Trad. Martine Vallette-Hémery, <i>Anthologie</i> , p. 957 | <i>Mouvement</i> , p. 136 |
| Les nuages sont l'esprit des pierres, Les pierres sont le corps des nuages. Pierres qui volent ou nuages pétrifiés ? Qui voit le ressort de ces mouvements ? | Les nuages sont l'esprit des pierres, Les pierres sont le corps des nuages, Pierres qui volent, ou nuages pétrifiés ? Qui voit le ressort de ces mouvements ? |

L'esprit de Sollers s'approche ici du point zéro, il lui reste juste assez de force pour remplacer un point par une virgule ! Et sa mémoire flanche aussi : notre collectionneur d'éventails veut conquérir l'immortalité et ne recule devant aucun moyen pour inscrire son nom sur une page couverture. Passons à une autre petite main :

| | |
|--|--|
| Yuan Mei (1716-1798), Trad. Sandrine Marchand, <i>Anthologie</i> , p. 1 037 | <i>Mouvement</i> , p. 139 |
| Dix mille ères ont passé silencieusement avant moi, Dix mille ères afflueront après moi. Soudain, je me suis retrouvé au milieu de ce monde, Je suis né un beau matin, ni trop tôt, ni trop tard. | Des milliers d'années ont passé silencieusement avant moi, Des milliers d'années afflueront après moi, Soudain, je me suis retrouvé au milieu de ce monde, Je suis né un beau matin, ni trop tard, ni trop tôt. |

« Tôt » et « tard » sont intervertis... et heureusement que la « traductrice » n'a pas dit « au sein de ce monde » mais bien « au milieu », sinon... Et puis avons-nous vraiment affaire à «Des milliers d'années» ou plutôt à « Dix mille ères » ? Remontons dans le temps : 前有萬古去漠漠, 後有萬古來滔滔 = avant/avoir/dix mille/ancien, les anciens/quitter, partir/silencieux/silencieux//après/avoir/dix mille/ancien, les anciens/venir/vagues rugissantes/vagues rugissantes. Nous trouvons le nombre dix mille, accolé non pas à des « années », mais bien à des « ères », pour la bonne et simple raison qu'en Chine, depuis l'investiture du Premier Fils du Ciel et jusqu'en 1911, le temps historique est divisé en ères, i.e. en règnes impériaux de différentes longueurs. Messire Sollers, soyez précis au lieu de faire le précieux ; il ne nous appartient pas de juger vos mérites littéraires mais, de grâce, n'ayez pas la prétention de revoir les traductions d'une langue que vous ne maîtrisez pas et dont vous ne pouvez lire les textes fondamentaux dans l'original :

| | |
|---|---|
| Jiang Shiquan (1725-1785), Trad. Sandrine Marchand, <i>Anthologie</i> , p. 1 041 | <i>Mouvement</i> , p. 142 |
| Cent fois on relit et toujours on voit plus loin, Au toucher de la main, le texte reprend vie. | Cent fois on relit, toujours on voit plus loin, Au toucher de la main, le texte reprend vie. |

L'imagination effervescente de Sollers lui ordonne de supprimer ce « et » qu'on ne saurait voir et d'ajouter une virile virgule pour raviver la copie. Les poèmes « cités » dans *Mouvement* continuant de suivre benoîtement leur ordre d'apparition dans l'*Anthologie*, notre Pygmalion aux pattes de velours fait soudain semblant d'être étonné face à « *L'inattendu* »... non pas une sorcière ou une sirène, mais une poétesse :

| | |
|---|--|
| Gu Taiqing (1799-1877), Trad. Sandrine Marchand, <i>Anthologie</i> , p. 1 069 | <i>Mouvement</i> , p. 142 |
| Les jeux ont tous un sens profond. La raison est sans fin, les faits sans limite, Si la réalité peut sonner, alors le vide peut résonner. | Les jeux ont tous un sens profond, La raison est sans fin, les faits sans limites, Si la réalité peut sonner, alors le vide peut résonner. |

L'intuition débridée de Sollers lui susurre d'ajouter un « s » à limite. Après tout, nous n'en sommes pas à un point, une virgule ou un synonyme près. De plus, il manque au premier vers un distique qu'il a pris soin de tronquer, lequel est ainsi rendu par la « traductrice » : « *Dans le monde, on voit sages et fous* » ! Il faut aussi regretter qu'il joigne ce commentaire : « *L'inattendu, c'est cette femme aristocratique du 19^e siècle, Gu Taiqing, qui a écrit un Recueil de la Tour du Voyage Céleste* ». Suivent alors les trois vers ci-dessus, soi-disant rencontrés dans ledit *Recueil* ; or ils sont tirés du poème intitulé *En regardant les enfants jouer au diablo*, tandis que l'allusion à ce *Recueil* provient de l'information biographique concernant cette poétesse, à la page 1 466 de l'*Anthologie* — il est plus sexy d'évoquer un « voyage céleste » que d'enfants en train de s'amuser. Avis aux plagiaires, faux-monnayeurs et scribes à court d'idées : en traduction, le diable est dans les détails.

Puis l'on arrive (enfin ! car l'éccœurement nous tord les tripes) à l'époque moderne, où le Grand Timonier devient soudain un « grand criminel » — la conscience historique de Sollers se réveille donc en sursaut quarante-cinq ans après la parution de *Les Habits neufs du président Mao, Chronique de la « Révolution Culturelle »* (Simon Leys, Éd. Champ libre, 1971). Notre faussaire amnésique accouche de deux virgules et il a beau pondre un point final, la condamnation de Mao Zedong par Bei Dao est autrement plus viscérale et subversive :

| | |
|--|---|
| Bei Dao (né en 1949), Trad. Chantal Chen-Andro, <i>Anthologie</i> , p. 1 151 | <i>Mouvement</i> , p. 145 |
| Nous ne sommes pas innocents Nous avons longtemps conspiré Avec le reflet de l'Histoire Attendons le jour | Nous ne sommes pas innocents, Nous avons longtemps conspiré Avec le reflet de l'Histoire, Attendons le jour. |
| Gu Cheng (1957-1993), Trad. Chantal Chen-Andro, <i>Anthologie</i> , p. 1 187 | <i>Mouvement</i> , p. 145 |
| La nuit noire m'a donné des yeux noirs Moi je m'en sers pour chercher la lumière | La nuit noire m'a donné des yeux noirs, Je m'en sers pour chercher la lumière. |

Un moi qui saute (ce moi si peu important, sauf s'il s'agit du sien) et Sollers de nous informer que « *Il ne semble pas l'avoir trouvée, la lumière, puisqu'il s'est suicidé en Nouvelle-Zélande, après avoir tué sa femme.* » (*Mouvement*, p. 145). Notre Polichinelle n'aime que son propre halo et colporte des secrets mal gardés ; dans la notice biographique de Gu Cheng se trouvant à la page 1 488 de l'*Anthologie*, l'on peut cueillir les informations suivantes : « En 1988, il enseigne la littérature chinoise classique en Nouvelle-Zélande. En 1992, nouveau voyage en Europe et aux Etats-Unis. Il se suicide en Nouvelle Zélande après avoir tué sa femme ».

« *Tragique aussi, ce Hai Zi, publié seulement après sa mort, et qui s'est suicidé en 1989 : il avait 25 ans* » (*Mouvement*, p. 145). Sollers prouve néanmoins qu'il sait scanner, car à la page 1 488 du même ouvrage on lit ce qui suit : « Diplômé de la faculté de droit de l'université de Pékin en 1983, où il commence à écrire de la poésie, il enseigne jusqu'à son suicide le 26 mars 1989. Ses poèmes ont été publiés après sa mort ». Notre Mauriac en habits d'anarchiste n'ayant pas jugé bon de dérober/modifier l'un des poèmes de Hai Zi (nom de plume de Zha Haisheng, comme l'indique cette même notice), rendons-lui hommage avec la traduction de Romain Graziani du poème *Questionnement* (p. 1 193) :

*Dans le champ de blé vert courent
Les éclats de la neige et du soleil*

*Toi, poète, tu es impuissant à restituer
La connivence entre le champ de blé et la clarté
Ce quelque chose comme du désir
Comme de la bonté
Tu es impuissant à les restituer*

*Impuissant à restituer
Une étoile diffusant sa clarté
Qui brûle silencieusement au-dessus de ta tête*

Mouvement verse dans la bouffonnerie lorsque Sollers nous ressert des mets réchauffés dans des plats ébréchés : « ses » traductions de dix poésies (1957-63) de l'immortel Mao Zedong. Ici, notre scoliaste brame et *fortissimo* étale sa science : « *c'est moi qui traduit* » :

Le 1^{er} juillet 1959, Mao escalade la montagne de Lu
(c'est moi qui traduit) :
« Montagne volante dressée au bord du grand fleuve,

| | |
|---|--|
| <i>Tel Quel</i> n° 40, 1970, p. 43 | <i>Mouvement</i> , 2015, p. 148 |
| montagne volante dressée au bord du grand fleuve de la base au sommet quatre cents tours verts œil froid regardant le monde vers l'océan vent chaud : pluie mouillant fleuve et ciel | Montagne volante dressée au bord du grand fleuve, De la base au sommet, quatre cents tours verts, Œil froid regardant le monde vers l'océan, vent chaud : pluie mouillant fleuve et ciel. |

Sollers s'est assagi : cinq décennies après la Révolution Culturelle, majuscules et virgules permettent de ravalier la farce. N'était-il pas plus irrévérencieux en 1970 : chaque poème de Mao était écrit en colonnes et reproduit en chinois classique sans ponctuation (sic) sur la page de gauche, et il faut admettre que ça en jetait ! Traduire un tel chef-d'œuvre en se laissant guider par la nervure des caractères a de quoi nous laisser coi et pantois. Puis la plaisanterie vire au délire lorsque Sollers, à la page 224 de *Mouvement*, revêt les oripeaux d'un philosophe : « *Le mot « contradiction », en chinois, s'écrit avec deux idéogrammes. Le premier signifie « bouclier », le second « lance ».*

Le mot « contradiction », en chinois, s'écrit avec deux idéogrammes. Le premier signifie « bouclier », le second « lance ». La lance est censée percer tous les boucliers,

Notre rebelle de salon a beau jeter un regard nostalgique sur ses années Mao-Mai, il nous prouve que ses deux ans de chinois, s'ils suffisent pour saisir ou deviner les âneries du *Petit livre rouge*, ne lui sont d'aucun secours lorsqu'il s'attèle à l'étymologie et à l'analyse textuelle. En effet, « contradiction » se dit « *mao dun* » (矛盾), le premier idéogramme signifiant « lance » (矛) et le second « bouclier » (盾), et non pas l'inverse, comme l'avance notre fumeux dialecticien dans *Mouvement* — c'est sans doute là une manière comme une autre d'illustrer (bien malgré lui) comment une contradiction se mord la queue, quoi qu'il en soit le lecteur commun gobera cette poudre aux yeux et il aura l'impression que l'auteur sait de quoi il parle. Suggérons à Monsieur Sollers un moyen mnémotechnique pour bien se rappeler le caractère « contradiction » : *mao* (矛, lance) s'écrit avec des bouts piquants et *dun* (盾, bouclier) ressemble, avec un peu d'imagination, à une armure ou à un pavois.

Dans sa folle jeunesse d'iconoclaste endimanché, l'intrépide Sollers a prêché avec conviction : « *Nous pouvons donc résumer la stratification de la contradiction spécifique en liaison indissoluble avec l'universalité de la contradiction, telle que l'article, de façon extraordinairement minutieuse et souple, Mao Zedong...* » (*Tel Quel*, n° 45, 1971, p. 17). L'apparence de scientificité tenait alors le haut du pavé, d'où ces rapiécages à quatre sapèques utilisant le vocabulaire du structuralisme, du marxisme, de la sémiologie... et recourant parfois aux lumières de Mao !

Notre pionnier à foulard rouge aurait mieux fait de s'autocritiquer comme le préconisait son Souverain Mentor devenu ogre sanguinaire et de suivre le conseil de Proust pour qui une œuvre bourrée de théories est un objet avec la marque du prix. Mais pourquoi nous assène-t-il son interprétation de « contradiction » dans *Mouvement* ? Pour la bonne et simpliste raison qu'il a jadis « commenté » un texte de Mao Zedong s'intitulant « *De la contradiction* » et que cette ineptie fut publiée dans *Tel Quel* en 1971. À cette époque, le révolutionnaire Sollers, guidé par les bonnes âmes qui enseignaient le chinois aux militants avides de démocratie populaire, avait mis les caractères « *mao dun* » dans le bon ordre, alors qu'aujourd'hui notre repenté se mêle les pinceaux en voulant jouer au pseudo-sinologue imbu de poésie. Du Tao à Mao, notre tigre de papier affiche à coups d'emprunts magouillés son incompétence et ses discours de pacotille suintent l'inanité.

« Mais j'ai tourné et retourné le texte extravagant du programme de Sollers, et il m'apparaît de plus en plus comme un monument naïf de jargon frais acquis et de connaissances superficielles. [...] Boulimie de lectures hétéroclites, mauvaise assimilation, jargonite aiguë, dysenterie sémiologique, confusionite chronique, mégalosémantique, malgré sa robuste constitution de jeune écrivain, Philippe Sollers donne en ce moment tous les signes inquiétants de l'absolutite totalisante. » (Claude Roy, *Connaissez-vous le « Telquisme » ?*, in *Le Nouvel Observateur* n°171, 21 février 1968, pp. 32-33)

L'exemple suivant corrobore la critique de Roy envers le baragouin de ce Sollers occupé avant tout à « *jouer à la grosse tête* ». Le titre complet en chinois du *Traité sur la contradiction* est « *mao dun lun* » (矛盾論). Intrigué par le dernier caractère (論, *lun*), Sollers prend des airs de savant et, le sourcil en cœur, déclare : « “*traité*” étant lui-même composé de “*parole*” — à l'intérieur duquel on reconnaît le dessin de la bouche — et de “*roue qui tourne*” » (*Tel Quel*, n° 45, 1971, p. 8).

signification. Le chinois, nous le savons, utilise, plutôt que des “ concepts ” à proprement parler, ce qu'il vaudrait mieux appeler — en tenant compte des particularités de son écriture — des “ catégoriogrammes ” dont le fonctionnement communique plus directement avec ce que nous cernons désormais comme économie inconsciente. C'est ainsi que le titre même du texte de Mao Tsé-toung, *De la contradiction*, se prononce máo dùn lùn, et s'écrit 矛盾論 c'est-à-dire : javelot-bouclier-traité (le caractère “ traité ” étant lui-même composé de “ parole ” — à l'intérieur duquel on reconnaît le dessin de la bouche — et de “ roue qui tourne ”). Les “ catégorio-

« *Catégoriogrammes* (sic) dont le fonctionnement communique plus directement avec ce que nous cernons comme économie inconsciente »... Quelles billevesées ! Le caractère *lun*, reproduit à la main dans le texte, est une impure invention et aucune “*roue qui tourne*” ne peut y être aperçue... et finalement rien ne tourne rond ni ne tient la route dans cette glose à la noix ! *Lun* (traité) s'écrit 論 en chinois traditionnel, ou 论 en écriture simplifiée ; mais Sollers emploie à gauche le radical « parole » sous sa forme simplifiée (讠), et à droite *lun* (侖) sous sa forme classique ! Notre apprenti sino-sémiologue nous propose ainsi un idéogramme qui n'existe pas et qui donc ne peut s'écrire avec un logiciel, mais reconnaissons-lui toutefois un certain talent de calligraphe ! Bref, on ne peut voir dans « *lun* », tel qu'il l'emploie (讠 + 侖), le caractère « *parole* » à l'intérieur duquel on reconnaît une « *bouche* » (口), car pour la voir, cette bouche, il faudrait qu'il soit rendu correctement par 論 (言+侖).

L'analyse devient burlesque (pourquoi m'as-tu abandonné, ô Guide-suprême-plus-profonde-le-Firmament-et-plus-rougeoyant-que-le-Soleil !) lorsque Sollers confond de nouveau deux caractères et affirme que, en plus d'une « bouche » (fantasmée), il repère dans *lun* (論) une “roue qui tourne”... autour de sa seule ignorance ! Cette soi-disant “roue qui tourne” (侖, sic) se prononce elle aussi « *lun* », mais elle s'écrit 輪 : on y distingue le monème « voiture » (車) avec la caisse au centre du char avec deux essieux. Les deux monèmes suivants composent 侖 : « *ji* » (亼, dans la partie supérieure du caractère) signifie « assembler trois choses ensemble », et « *ce* » (冊) est « le mot le plus ancien qui désigne en chinois un document écrit » (Léon Vandermeersch), soit à l'origine une série de pièces inégales (des os ou des écailles) avec des inscriptions oraculaires, réunies par un lien. Ce caractère est fréquemment utilisé de nos jours comme déterminant (i.e. un spécificatif dans le vocabulaire sinologique) pour désigner un volume, un tome/un exemplaire (一冊) d'une collection de livres ou de revues. « *Ce* » fait en outre partie de nombreux caractères courants liés à l'écriture et à son champ sémantique, entrant notamment dans la composition du spécificatif commun « *pian* » (篇), quand on parle d'une dissertation, d'un essai, d'une composition littéraire, d'un chapitre, d'un article de revue. La combinaison de « *ce* » avec « *hu* » (戶, porte, métier/profession) et avec « *si* » (糸, soie, support sur lequel on écrivait jadis) forme un agrégat logique (會意, *huiyi*), l'un des six modes de formation des caractères réunissant deux ou plusieurs idéogrammes simples — ces trois derniers monèmes (糸 + 戶 + 冊) se retrouvent dans le caractère « *bian* » (編, compiler/rédiger/éditer), lequel concourt à la formation de termes ayant tous trait au domaine de l'édition et de la publication, par exemple « rédiger » (編著), « mettre en page » (編頁), « imprimer » (編印), « éditer » (編訂) et « éditeur » (編者), etc. Dans le même ordre d'idées, en adjoignant un couteau 刂 à 冊 l'on obtient le caractère 刪 (*shan*), soit couper, gratter ou retrancher des mots, autrement dit réviser, préparer un texte pour l'édition.

Le caractère « ce » (冊) aurait donc dû se graver dans la mémoire d'un Directeur de collection devenu roitelet de l'édition, mais de toute évidence Sollers, envoûté par le bouquet d'un grand cru ou distrait par les chants des gardes rouges, a étudié le chinois traditionnel sur les chapeaux de roue. Une fois réunis, les deux monèmes « ji » (△, « trois choses ensemble ») et « ce » (冊, « livre », i.e. « os ou écailles avec des inscriptions oraculaires réunis par un lien », et plus tard « tablettes ou languettes de bambous enfilées », le « papyrus » de la Chine antique) nous donnent un caractère des plus suggestifs, une séquence logique et cohérente qui n'a absolument rien à voir avec une "roue qui tourne" : △ + 冊 = 論, qui signifie réfléchir/penser/méditer, activité que notre maolâtre hébété mit sous le boisseau pendant la rédaction de son exposé gongoriste sur la contradiction ; en y ajoutant la parole (言, une bouche [口] d'où émanent les mots, symbolisés par le chiffre 二, deux, placé au-dessus de la bouche et sous le sommet représenté par la tête, 亠), l'on obtient l'idéogramme classique 論 (口+ 二+ 亠=言 et △+ 冊=論), qui se traduit par traité/thèse/théorie/discuter/s'entretenir. Il est par exemple utilisé dans le titre des *Entretiens* de Confucius (論語, *Lun Yu*) — où l'on peut voir beaucoup de bouches et de livres, mais aucune "roue qui tourne" ! S'il a confondu 論 (*lun*, traité) et 輪 (*lun*, roue), c'est que dans sa hâte brouillonne de vendre sa camelote, son baratin a dérapé et en bout de route il a fait une embardée au pied d'un moulin à vent.

Josyane Savigneau (rédactrice en chef du *Monde des Livres*, de 1991 à 2005, du temps où Sollers y publiait régulièrement des articles) continue à jouer au groom d'ascenseur servile et a fait paraître dans le supplément du journal *Le Monde* du 4 avril 2016 un ixième entretien avec son collaborateur d'antan, dans lequel il répond spontanément (sic) à un « questionnaire de Proust », version contemporaine ; à la question « Vous êtes un néologisme ? », il déclame pompeusement : « "oublire", puisque plus personne ne sait ce qu'il lit »... lui-même inclus, comme on vient de le voir ! Cette forfanterie est d'autant plus désobligeante pour tous les sinologues que ce pieux article est affublé d'un titre controuvé : « *Le portrait chinois* [sic] *de Philippe Sollers* ». Dame Savigneau, il nous semble, pourrait mieux s'épanouir dans une agence de marketing que dans un magazine littéraire ; elle y découvrirait un milieu où ses qualités de prêtresse subjuguée, de professionnelle de la genuflection et de secrétaire perpétuelle au service d'artistes arborant leur nom comme une griffe sur une écharpe Hermès la voueraient aux plus hautes fonctions.

L'interprétation sans queue ni tête du terme « contradiction » montre bien la vanité indécrottable de Sollers ; s'il avait consulté un spécialiste, il aurait été mis sur la piste du penseur légiste Han Fei (III^e siècle avant notre ère) qui, dans son œuvre éponyme, illustre par une belle métaphore l'origine du mot contradiction. En voici la traduction par Jean Levi, un sinologue dont nous ne tairons pas le nom afin de faire accroire qu'elle est de nous : « C'est comme l'histoire de ce camelot du Tch'ou qui vendait des boucliers [楯, *dun*] et des lances [矛, *mao*]. Vantant les premiers, il disait : « Mes boucliers sont si résistants que rien ne peut les entamer ! » et, faisant la réclame des secondes, il criait : « Mes lances sont si aiguisées qu'il n'est rien qu'elles ne transpercent ! » Mais quand quelqu'un lui demanda : « Et que se passe-t-il si une de tes lances heurte un de tes boucliers ? », notre homme resta coi. En effet, il ne peut exister à la fois des boucliers qui résistent à tout, et des lances qui transpercent tout. Vanter les deux sages [légendaires de l'antiquité, Yao et Shun], c'est aussi contradictoire que de faire la réclame de la lance et du bouclier [矛楯, *mao dun*] ». (« *Han Fei-tse ou Le Tao du Prince* », Éd. du Seuil, coll. Inédit Sagesses, Sa 411, 1999, p. 406)

En outre, cette lecture nous permet de saisir pourquoi notre Lucky Luke, dans *Mouvement*, a bêtement raté la cible. Ce n'est qu'en 1999 qu'est parue la première version intégrale en langue française des œuvres de Han Fei, où se démène ce fieffé camelot. Notre fin renard par l'odeur alléché, ne pouvant goûter Han Fei dans l'original, a donc consulté la traduction de Jean Levi et n'a pas manqué de copier à la sauvette la première phrase, où « bouclier » (楯, *dun*) précède « lance » (矛, *mao*), oubliant (si tant est qu'il l'ait déjà su) que l'idiotisme

signifiant « contradiction » s'écrit « lance et bouclier » (矛楯, *mao dun*). À force de piller les œuvres d'autrui, d'aller vite en besogne et de publier sans rembourser ses emprunts, Sollers se discrédite et n'est plus à prendre au sérieux... si tant est qu'il l'ait jamais été.

Par souci d'économie, seuls les multiples bidouillages des traductions empruntées à l'*Anthologie de la poésie chinoise* ont jusqu'ici été dénoncés. Examinons maintenant quelques traficotages, parmi beaucoup d'autres, de diverses citations taoïstes dans *Mouvement*. Les tableaux suivants permettront aux lecteurs de juger : à gauche se trouve l'indiscutable provenance de « l'inspiration » sollersienne ; à droite figurent les passages qui, dans ce pensum, sont mis entre guillemets sans la moindre référence, et sous lesquels j'ai, par souci d'impartialité, joint le texte-source. Plusieurs versions de toutes ces œuvres existent en français et il n'est pas exagéré de supposer, au vu de ce qui précède, que notre fabricant de livres a conçu son patchwork en chapardant un peu partout afin de suggérer que ces traductions de textes datant de plus de deux mille ans sont les siennes... lui qui, comme on l'a vu, déchiffre le chinois classique comme un yack tibétain, au point de se laisser berner par une bouche et une roue absentes et d'ignorer l'idéogramme « livre/volume/tome » — un symptôme inquiétant d'insuffisance intellectuelle pour un écrivain-éditeur clamant haut et fort sa sinophilie...

| Source de « l'inspiration » | <i>Mouvement</i> , p. 125 |
|---|---|
| Laozi a dit : Qu'un poisson capable d'engloutir une barque échoue sur la terre ferme, il devient la proie des fourmis. | Si un poisson, capable d'avaler une barque, échoue sur la terre ferme, il devient la proie des fourmis. |
| <i>Écrits de Maître Wen, Livre de la pénétration du mystère</i> , Texte traduit et annoté par Jean Levi, Éd. Les Belles Lettres, 2012, p. 155 | 老子曰：鯨魚失水，則制於螻蟻。 |

« Qu'un » se mute en « Si », et le verbe « engloutir » se fait « avaler » dans la musette de notre pêcheur à la ligne. Or, comme on peut le constater dans l'original, Maître Wen, qui pense citer Lao zi, fait référence sans s'en rendre compte à ce texte de Zhuang zi : 吞舟之魚，碭而失水，則蟻能苦之。 La traduction de Liou Kia-Hway et de Benedykt Grynopas (*Philosophes Taoïstes I*, Bibl. de La Pléiade, Gallimard, 1980, p. 261) se lit comme suit : « Fût-il grand à pouvoir avaler un bateau, le poisson souffrira des piqûres des fourmis s'il se laisse déposer à terre par les flots ». Sollers lance ci et là ses filets et dissimule ses sources pour mieux nous faire gober ses prises et son bouillon chinois. Il est par ailleurs curieux que Jean Levi emploie le terme « poisson » ; le texte original de *Maître Wen*, dans l'encadré ci-dessus, désigne bien une « baleine » (鯨魚), tandis que celui de Zhuang zi est plus vague (吞舟之魚) : avaler/bateau/particule grammaticale du génitif/poisson. Notons aussi que, dans sa traduction du *Zhuang zi*, Levi repère un cétacé (« La baleine hors de l'eau devient la proie des fourmis. », *Les Œuvres de Maître Tchouang*, Éd. de l'Encyclopédie des nuisances, 2010, p. 194), alors qu'il n'y en a aucune trace dans l'original. Curieuse excursion maritime et satanée pêche miraculeuse ! La grosse « baleine » nageant dans l'extrait de *Maître Wen* est traduite par « poisson », tandis que le « poisson » furetant dans le texte de Zhuang zi devient une « baleine » — Jonas en perdrait son latin, mais aurait la chance de peaufiner son mandarin !

| « inspiration » | <i>Mouvement</i> , p. 125 |
|---|--|
| Seul ce qui transforme par l'influence miraculeuse n'est dominé par rien. | Seul ce qui se transforme par l'influence miraculeuse n'est dominé par rien. |
| <i>Écrits de Maître Wen</i> , op. cit. p. 156 | 唯神化者，物莫能勝。 |

Le verbe « se transforme », maintenant pronominal par un coup de baguette sollersien, change carrément le sens de la phrase : dans l'original, la cause (ou l'agent) de la transformation n'est dominée par rien, alors que, par un arbitraire *Mouvement*, l'objet transformé échappe à toute

domination. Quelques lignes plus loin, Sollers atteint les sommets de la supercherie... ou de l'indécence — après avoir intercalé quatre sentences qui semblent être de son cru (?), il proclame du haut de sa chaire hégélienne de plagiatologie et sans guillemet aucun : *Dans le savoir absolu, votre principe est le non-savoir, votre joyau le comment-faire*. Puis, tel un receleur écoulant ses bijoux, il ajoute une touchante confiance pour enjôler le client : « *Cet éloge vous va droit au cœur* » (*Mouvement*, pp. 125-126). Il a beau jouer à la midinette en pâmoison pour faire diversion, il ne parvient pas à effacer les empreintes génétiques du corpus dépouillé : « *Il a pour principe le non-savoir et pour joyau le comment-faire.* » (*Écrits de Maître Wen*, p. 156)

| « inspiration » | <i>Mouvement</i> , p. 125 |
|---|---|
| Pour tout dire, la Voie fait tout sans rien faire. <i>Écrits de Maître Wen</i> , op. cit. p. 165 | La Voie fait tout sans rien faire. 道無為而無不為也. |

Si la Voie fait tout sans rien faire, Sollers refait tout de travers pour faire entendre sa voix... mais sans tout (nous) dire ! Par souci d'honnêteté, il aurait en effet dû « citer » la première phrase de ce paragraphe qui, dans la traduction de Levi, se lit comme suit : « *L'ordre des choses veut que l'on prenne les devants en s'effaçant...* ». Notre Rastignac bordelais préfère se mettre en avant, faire des moulinets et gommer ses sources ! Sa méthode ne varie pas : les « emprunts » repérés dans *Mouvement* respectent leur ordre d'apparition dans l'*Anthologie* et les trois derniers tirés de la bouche de Wen zi suivent eux aussi pieusement le fil (pp. 155, 156, 165) des *Écrits de Maître Wen* ; et tout comme il l'a fait dans l'*Anthologie*, Sollers, dans l'exemple ci-dessous, revient tout à coup sur ses pas, question de brouiller les pistes...ou de noyer le poisson ?

| « inspiration » | <i>Mouvement</i> , p. 125 |
|--|---|
| [Lao zi a dit :] Sans franchir le pas de sa porte on connaît le monde, sans regarder par la croisée on connaît les mouvements du ciel. Plus loin tu sors, moins tu sais. <i>Écrits de Maître Wen</i> , op. cit. p. 24 | Sans franchir le pas de sa porte, on connaît le monde, sans regarder par la fenêtre, on connaît le mouvement du ciel. Plus loin tu sors, moins tu sais. 不出於戶, 以知天下; 不窺於牖, 以知天道. 其出彌遠, 其知彌少. (Wen zi) 不出戶, 知天下; 不闕牖, 見天道. 其出彌遠, 其知彌少. (Lao zi) |

Notre trublion rugit avec une voix empruntée, ajoute deux virgules, troque le mot « croisée » pour « fenêtre » et met « mouvement » au singulier. Une phrase entre guillemets indique toujours une citation, mais Sollers n'en a cure et tait systématiquement le nom des auteurs et des traducteurs pillés. Il adopte la traduction de Jean Levi qui fait ici mieux son affaire, car elle contient le terme « mouvements », même si ce caractère n'apparaît point dans le texte-source, comme l'attestent les nombreuses traductions du même passage : « *Sans regarder par ma fenêtre, je découvre les voies du ciel [天道].* » (*Le livre de la voie et de la vertu*, traduit en français et publié avec le texte chinois et un commentaire perpétuel par Stanislas Julien, Imprimerie Royale, 1842, p. 15). Cent ans plus tard, Lodewijk Duyvendak ne s'y trompe pas non plus : « *Sans regarder par la fenêtre, voir la Voie du ciel ! [天道]* ». François Huang et Pierre Leyris abondent dans le même sens : « *Sans regarder à ta fenêtre, connais la Voie du Ciel [天道].* » (*Lao-Tzeu, La Voie et sa vertu*, Éd. du Seuil, 1979, p. 113). Liou Kia-Hway leur emboîte le pas : « *Sans regarder par sa fenêtre, on voit la voie du ciel [天道].* » (*Philosophes taoïstes I*, Op. cit. p. 50). Rémi Mathieu les rejoint : « *Sans regarder par sa fenêtre, on perçoit la voie du ciel [天道].* » (*Lao Tseu, Le Daode jing « Classique de la voie et de son efficience* », Éd. Médicis-Entrelacs, 2008, p. 162).

Bref, l'ajout arbitraire de « mouvement », calqué sur la traduction de Jean Levi, est une ruse de la déraison destinée à persuader le lecteur que le titre de « son roman » hégélien est aussi un hommage à la cosmologie chinoise, voire à l'histoire de la pensée. Notre dilettante greffier n'illustre-t-il pas ainsi à merveille « l'utilité de l'inutile » de Zhuang zi ! Le non-agir contre la nature intrinsèque des choses étant l'une des notions fondamentales du taoïsme, il faut reconnaître que le non-savoir de Mister Sollers constitue la base de son comment-faire pour en arriver à méduser les chalands friands de mystifications. Il est de plus hautement ironique que ce dernier « emprunt » à *Maître Wen* provienne du chapitre intitulé « Sublime Sincérité » — c'est sans doute là une démonstration convaincante *De la Contradiction* !

Après sa marche arrière, notre féroce Janus revient grignoter un os dans les parages qu'il vient de quitter : grâce à un « *C'est pourquoi* » rongé à belles dents, il établit un lien factice avec le butin dérobé (« *Dans le savoir absolu...* », p. 125) et poursuit mine de rien son chemin avec une citation entre guillemets qui est derechef un autre «emprunt» non documenté au *Wen zi* :

| « inspiration » | <i>Mouvement</i> , p. 126 |
|--|---|
| C'est pourquoi le Saint est libéral mais incisif, sévère mais chaleureux, souple mais droit, terrible mais bon. <i>Écrits de Maître Wen</i> , op. cit. p. 159 | Le Saint est libéral mais incisif, sévère mais chaleureux, souple mais droit, terrible mais bon. 是以聖人之道，寬而栗，嚴而溫，柔而直，猛而仁。 |

Les traces de la Voie et des voies empruntées par notre romanichel remontent loin. Dans *Mouvement*, plusieurs citations de *Maître Wen* sont trafiquées et d'innombrables « emprunts » proviennent de l'*Anthologie de la Poésie chinoise*. On peut aussi se demander si Monsieur le Directeur ne dépouille pas en catimini les nombreux manuscrits et textes qui lui sont soumis ! Depuis des décennies, n'émaille-t-il pas ses « romans » de citations chinoises, ne mentionnant que rarement le nom du traducteur ou celui de l'ouvrage d'où elles sont tirées avant d'être tripatouillées. Chose certaine, il pratique le vol de mots à l'étalage depuis près d'un demi-siècle... ou plus précisément depuis l'ère gaullienne, comme le montrent les « extraits » suivants, disséminés à l'avenant dans *Nombres* (Éd. du Seuil, 1968).

Les lecteurs pratiquant les textes philosophiques de l'antiquité auront remarqué que, dans cette œuvre, les nombreuses citations de classiques taoïstes, signalées par des guillemets, ne sont jamais assignées à leur auteur et traducteur, d'où il s'ensuit, à première vue, que les traductions sont de la plume de Sollers lui-même. En réalité, la plupart proviennent du *Daodejing* (道德經, *Le Livre de la Voie et de la Vertu*) de Lao zi (老子, -VI^e s.), dans la traduction (1953) de Lodewijk Duyvendak (1889-1954), et quelques-unes sont dues à Liou Kia-Hway. Cette dernière ayant été publiée en 1967, peu de temps avant que *Nombres* ne soit sous presse, ce sont les traductions de Duyvendak qui furent d'abord recopiées, sans le moindre signe de reconnaissance envers la mémoire de l'un des plus grands spécialistes de la sinologie moderne :

| | |
|--|---|
| Sources de ces « citations » tirées de la traduction du <i>Daodejing</i> de Duyvendak : <i>Tao Tö King, Le livre de la Voie et de la Vertu</i>, Librairie d'Amérique & d'Orient, Adrien-Maisonneuve, Paris, 1953. | Citations taoïsantes entre guillemets, dans <i>Nombres</i>, L'imaginaire-Gallimard, 2000 (Éd. du Seuil, 1968), toutes sans références. |
| La Voie vraiment Voie est autre qu'une voie constante. (p.3) | La voie vraiment voie est autre qu'une voie constante... (p. 42) |
| Le filet du ciel est grand ; bien que ses mailles soient lâches, rien n'en échappe. / Bien qu'insaisissables et vagues, il y a des images au-dedans d'elle [la Voie]. Bien qu'impénétrables et obscurs, il y a des germes au-dedans d'elle. / Elle | Le filet du ciel est grand, bien que ses mailles soient lâches, rien n'en échappe. / bien qu'insaisissables et vagues, il y a des images au-dedans d'elle ; bien qu'impénétrables et obscurs, il y a des germes au-dedans d'elle. / Elle [il] émousse ce qui est aigu, elle |

| | |
|---|--|
| <p>(il) émousse ce qui est aigu, elle (il) débrouille ce qui est emmêlé, elle (il) tamise ce qui est lumineux, elle (il) égalise ses traces. (pp. 167, 49 et 131) [Dans la version Sollers à droite, ce dernier met une virgule là où Duyvendak a mis un point-virgule ; un point-virgule lorsque Duyvendak met un point, et il met les [il] entre crochets alors que Duyvendak les a mis entre parenthèses. Quelle créativité !]</p> | <p>[il] débrouille ce qui est emmêlé, elle [il] tamise ce qui est lumineux, elle [il] égalise ses traces. (p. 82) [Ces trois phrases successives séparées par un trait oblique dans <i>Nombres</i> appartiennent respectivement aux chapitres LXXIII, XXI et LVI du <i>Daodejing</i>. Elles n'ont rien à voir l'une avec l'autre, le contexte étant différent à chaque fois et l'espace nous manquant pour une longue explication.]</p> |
| <p>Celui qui tient la grande image, tout le monde accourt à lui. / Il [le Saint] place son corps en marge, et pourtant il est préservé. (pp. 83 et 17).</p> | <p>Celui qui tient la grande image, tout le monde accourt à lui. / il place son corps en marge, et pourtant il est préservé. (p. 102) [Ces deux phrases, mises bout-à-bout dans <i>Nombres</i>, appartiennent à deux chapitres différents du <i>Daodejing</i>, XXXV et VII. Ici « Celui » et « il » se réfèrent à Saint Sollers !]</p> |
| <p>Ce qui est courbé devient entier. Ce qui est tortueux devient droit. Ce qui est creux devient plein. Ce qui est usé devient neuf. (p.51) [Sollers à droite a remplacé tous les points par des virgules. Duyvendak note : «... il [le Saint taoïste] essaie toujours de ne rien forcer et de ne pas se faire valoir. »]</p> | <p>ce qui est courbé devient entier, ce qui est tortueux devient droit, ce qui est creux devient plein, ce qui est usé devient neuf (p. 103) [Domage que Sollers n'ait pas cité la suite de la traduction de Duyvendak : « Il [le Saint] ne s'exhibe pas, c'est pourquoi il brille. Il ne s'affirme pas, c'est pourquoi il se manifeste. Il ne se vante pas, c'est pourquoi il réussit. »]</p> |
| <p>Son [ce qu'on appelle Forme de l'Informe, Image de l'Immatériel] lever n'est pas rayonnant ni son coucher obscur. Opérant en ramifications infinies qui ne peuvent être exprimées par des termes, elle retourne à l'immatériel. / Qui est-ce qui est capable de présenter son surplus à ce qui manque ? / Produire et nourrir, produire, mais ne pas s'approprier ; agir mais n'en tirer aucune assurance, faire croître, mais ne pas diriger, c'est là la vertu secrète. (pp. 33, 175 et 23)</p> | <p>Son lever [représentation imagée] n'est pas rayonnant ni son coucher obscur. Opérant en ramifications infinies qui ne peuvent être exprimées par des termes, elle retourne à l'immatériel. / Qui est capable de présenter son surplus à ce qui manque ? / Produire sans s'approprier, agir sans tirer d'assurance, faire croître mais sans diriger. (p. 112) [Ces trois phrases, accolées dans <i>Nombres</i>, appartiennent respectivement aux chapitres XIV, LXXVI et X du <i>Daodejing</i>... ce va-et-vient donne le tournis et brouille bien la piste]</p> |
| <p>Il [l'honneur suprême est sans honneur] ne désire pas être finement taillé comme le jade, mais il préfère être éparpillé comme des cailloux. / C'est pourquoi le Saint est carré sans être découpé [...]. (pp. 93 et 137)</p> | <p>Il [l'atome « je »] préfère être éparpillé comme des cailloux / il est carré sans être découpé. (p. 125) [deux phrases successives dans <i>Nombres</i>, tractées et tronquées à partir des chapitres XXXIX et LVIII du <i>Daodejing</i>]</p> |
| <p>Essayant autant que possible de la [Voie] définir par un nom, je l'appelle « grande ». « Grand » veut dire « procéder » ; « procéder » veut dire « s'éloigner » ; « s'éloigner » veut dire « revenir » (à son contraire). Donc : la Voie est grande [...]. (p. 57)</p> | <p>Conduire, alimenter, faire croître, élever, protéger, couvrir, régler, constituer, agir, s'éloigner, retourner à son contraire [puis Sollers conclut cette énumération avec le caractère Dao (la Voie)] (p. 125)</p> |
| <p>L'esprit de la vallée ne meurt pas, cela se rapporte à la femelle obscure. La porte de la femelle obscure,.,» (Duyvendak, p. 15, ajoute la note suivante : « D'autre part, on trouve le mot <i>p'in</i>, en un sens intimement lié à sa valeur sexuelle, employé pour « fente, vallée » ».) / C'est pourquoi celui qui possède la Voie ne s'en occupe pas. (p.55) [Il n'y a aucune lien de cause à effet entre ces deux phrases qui sont éloignées l'une de l'autre par 18 chapitres mais que Sollers raboute dans <i>Nombres</i>]</p> | <p>La fente de la vallée ne meurt pas / La porte de la femelle obscure / Celui qui possède la voie ne s'en occupe pas. (pp. 125-126) [voir dans la note ci-contre de Duyvendak d'où l'on comprend pourquoi Sollers utilise le mot « fente » au lieu de « esprit » comme dans la traduction non attribuée. Ces deux phrases successives dans <i>Nombres</i> proviennent des chapitres VI et XXIV du <i>Daodejing</i>]</p> |
| <p>Ce même fond s'appelle obscurité. Obscurcir cette obscurité, voilà la porte de toutes les subtilités. (Trad. Liou Kia-Hway, op. cit., p.3)</p> | <p>le fond s'appelle obscurité, obscurcir cette obscurité, c'est l'entrée (p. 134)</p> |
| <p>Quand une œuvre est accomplie, elles [la Voie et la Vertu] ne s'y arrêtent pas. Parce qu'elles ne s'y arrêtent pas, elles ne disparaissent pas. (p. 121)</p> | <p>Quand une œuvre est accomplie, ils [indéfini] ne s'y arrêtent pas. Parce qu'ils ne s'y arrêtent pas, ils ne disparaissent pas. (p. 145)</p> |

Ce florilège de citations issues du canon taoïste n'est pas exhaustif — *Nombres* en compte une pléthore et il aurait fallu plusieurs tableaux comparatifs pour retracer les « emprunts » non attribués faits à d'autres œuvres du corpus littéraire chinois, notamment à celles de Mao Zedong ! Le tout pêle-mêle et sans queue ni tête, avec grand renfort de citations, non attribuées comme toujours chez Sollers, provenant de Marx, d'écrivains et de philosophes occidentaux, ainsi que d'auteurs scientifiques (linguistes, astrophysiciens, mathématiciens, etc.) pour faire *Nombres*... Encore quelques exemples :

Page 56, Sollers y va d'une envolée : « c'est avec des taches naturelles de sang sur une de ses faces que l'argent est venu au monde ». Cette phrase, rabouée par Sollers, est citée dans *Le Capital* : « Si, d'après Augier, c'est « avec des taches naturelles de sang, sur une de ses faces » que « l'argent est venu au monde », le capital y arrive suant le sang et la boue par tous les pores. » Puis, dans une note, Marx donne la référence précise : « Marie Augier : *Du crédit public*, Paris, 1842, p. 265. » C'est bien avec de l'encre à copier qu'une bonne partie de *Nombres* (tout comme *Mouvement*) a été rédigée, au point de suinter le chiqué par tous les pores du papier.

Page 114, la "citation" suivante est mise entre guillemets, sans référence aucune comme d'habitude : « le travail est la mesure inhérente des valeurs, mais il n'a lui-même aucune valeur. » Or, il s'agit là d'un autre des nombreux rafiolages de Marx par Sollers ; dans *Le Capital*, l'original se lit comme suit : « Le travail est la substance et la mesure inhérente des valeurs, mais il n'a lui-même aucune valeur ». Chez Sollers, « La substance » a disparu et s'agissant du travail des autres il semble qu'il prenne l'affirmation marxienne un peu trop au pied de la lettre...

D'un bout à l'autre de *Nombres*, les exemples pullulent, ainsi page 116 : « Le travail vivant doit ressaisir ces objets, les ressusciter des morts et les convertir d'utilités possibles en utilités efficaces. Léchés par la flamme du travail, transformés en ses organes, appelés par son souffle à remplir leurs fonctions propres, ils sont aussi consommés, mais pour un but déterminé, comme éléments formateurs de nouveaux produits » / « les deux métamorphoses qui constituent le mouvement circulaire d'une marchandise forment simultanément des métamorphoses partielles et inverses de deux autres marchandises ». Cette « citation » a été forgée à partir de deux extraits du *Capital*, sans modification aucune, elle est fabriquée au moyen d'un tiret oblique et provient de deux chapitres différents du livre premier de cette œuvre : *Le développement de la production capitaliste, III^e section : la production de la plus-value absolue, Chapitre VII : Production de valeurs d'usage et production de la plus-value*, puis *Le développement de la production capitaliste, I^e section : la marchandise et la monnaie, Chapitre III : La monnaie ou la circulation des marchandises*.

Mao Zedong est lui aussi très fréquemment cité dans *Nombres*, sous le couvert de l'anonymat. Parmi de nombreux autres rapiécages, on peut lire page 127 : « Les œuvres littéraires et artistiques du passé ne sont pas des sources mais des cours d'eau » / « le trait commun à la littérature et à l'art de toutes les classes exploiteuses sur leur déclin, c'est la contradiction entre le contenu politique réactionnaire et la forme artistique des œuvres. Quant à nous, nous exigeons l'unité de la politique et de l'art, l'unité du contenu et de la forme, l'unité d'un contenu révolutionnaire et d'une forme aussi parfaite que possible ».

Le texte original de Mao se lit comme suit : « Et la littérature et l'art dans les livres et les œuvres des temps anciens et des pays étrangers ? Ne sont-ils pas des sources aussi ? A vrai

dire, les œuvres du passé ne sont pas des sources, mais des cours d'eau ; elles ont été créées avec les matériaux que les auteurs anciens ou étrangers ont puisés dans la vie du peuple de leur temps et de leur pays. » (*Interventions aux causeries sur la littérature et l'art II*) « Le trait commun à la littérature et à l'art de toutes les classes exploiteuses sur leur déclin, c'est la contradiction entre le contenu politique réactionnaire et la forme artistique des œuvres. Quant à nous, nous exigeons l'unité de la politique et de l'art, l'unité du contenu et de la forme, l'unité d'un contenu politique révolutionnaire et d'une forme artistique aussi parfaite que possible. » (*Interventions aux causeries sur la littérature et l'art IV*)

Dans le dernier segment de la deuxième citation, Sollers se permet des retouches, omettant les mots « politique » et « artistique », ici soulignés. De même, pp. 137 et 138 : « La nature humaine dont ils parlent n'est rien d'autre, au fond, que l'individualisme bourgeois ; c'est pourquoi, à leurs yeux, la nature humaine prolétarienne est incompatible avec ce qu'ils appellent la nature humaine » / « Les idéalistes mettent l'accent sur les intentions et ignorent les résultats ; les partisans du matérialisme mécaniste mettent l'accent sur les résultats et ignorent les intentions. En opposition avec les uns comme avec les autres, nous considérons, à partir du matérialisme dialectique, les intentions et les résultats dans leur unité. »

Toutes deux extraites des *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art*, ces sentences se lisent comme suit dans l'original : « La nature humaine dont certains intellectuels petits-bourgeois font l'éloge est, elle aussi, isolée des masses populaires ou même antipopulaire. Ce qu'ils appellent nature humaine n'est rien d'autre, au fond, que l'individualisme bourgeois ; c'est pourquoi, à leurs yeux, la nature humaine prolétarienne est incompatible avec la nature humaine dont ils parlent. » / « Les idéalistes mettent l'accent sur les intentions et ignorent les résultats ; les partisans du matérialisme mécaniste mettent l'accent sur les résultats et ignorent les intentions. En opposition avec les uns comme avec les autres, nous considérons, à la lumière du matérialisme dialectique, les intentions et les résultats dans leur unité. »

Marcel Schwob affirme que les bons lecteurs sont ceux qui lisent entre les lignes. Je ne sais si j'en suis un, mais j'ai remarqué que ces deux citations de Mao sont précédées et suivies de citations, toujours anonymes, de Nietzsche et d'Artaud : « Nous n'avons pas le droit de ne souhaiter qu'un seul état, nous devons désirer devenir des êtres périodiques comme l'existence » (cette citation varie selon les traductions et Sollers a donc ici le bénéfice du doute, mais, chose certaine, il ne l'attribue pas à Nietzsche) ; « Ce que je connais le mieux de moi-même est mon inaliénable volonté, infinie comme le volume ou la plaine de tout mon corps impossible à percer ». (Artaud)

Après avoir spolié Lao zi et Marx, il était de bon ton d'encadrer Mao avec Nietzsche et Artaud, et de les noyer dans sa soupe ! Sollers devrait méditer cette phrase Nietzsche, tue et oubliée celle-là, provenant du chapitre *Les discours de Zarathoustra*, tirée du sous-chapitre *Lire et Écrire* : « De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang. Écris avec du sang, et tu apprendras que le sang est esprit. » Bref, si on éliminait les interminables transfusions de citations non attribuées dans *Nombres* et *Mouvement*, ces livres se réduiraient à peau de chagrin.

Certes, tout le monde fait usage de citations et beaucoup s'abreuvent aux sources de l'intertextualité ; mais confondant posture et postérité, courant après la gloire et usant de tous les subterfuges pour épater la galerie, Sollers jacasse, pavoise et se donne des allures d'écrivain familier des arcanes de la poésie et de la philosophie chinoises et occidentales. Pour amadouer l'Académie, nous le convions à méditer aussi l'aphorisme d'un Immortel qui appréciait la conversation entre honnêtes gens...laquelle il ne pourra charcuter à sa guise :

« Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! » (La Rochefoucauld, *Réflexions diverses*, XI).

Horresco referens, Sollers est romancier professionnel comme d'autres sont politiciens professionnels, c'est-à-dire un

« écrivain dépendant (le journaliste) » qui, « poussé par le besoin d'une activité continue, porte sa production au-delà des limites de ses dispositions naturelles et se transforme en pisse-copie ». (Herman Hesse, *Magie du Livre, Écrits sur la littérature*, Traduction de François Mathieu et de Britta Rupp Eisenreich, Librairie José Corti, 1994, p.60)

Nous lui offrons aussi cet extrait d'un article de Pierre Bourdieu intitulé « *Sollers tel quel* » :

« [...] tous les maîtres du faire-semblant, qui furent regroupés à un moment ou à un autre autour de *Tel Quel*: faire semblant d'être écrivain, ou philosophe, ou linguiste, ou tout cela à la fois, quand on n'est rien et qu'on ne sait rien de tout cela; quand, comme dans l'histoire drôle, *on connaît l'air de la culture, mais pas les paroles*, quand on sait seulement mimer les gestes du grand écrivain, et même faire régner un moment la terreur dans les lettres... ». (*Libération*, 27 janvier 1995).

Ou encore :

« Mais le succès des ruses de la déraison d'État se fonde sur la besoin irrésistible que ressentent beaucoup d'hommes de tenir la vérité à bonne distance. J'avoue porter une admiration un peu interloquée à l'adroit Philippe Sollers, personnage très caractéristique. Depuis des années, mêlant les jeux de l'art et de la fiction aux manœuvres de l'idéocrate, Sollers semble éviter comme le feu le plus léger contact avec le moindre atome de vérité. Je relis ces notes quatre ans après leur rédaction. Les journaux sont remplis en ce moment des placards publicitaires où Sollers loue un de ses compères, dérisoire mythomane assoiffé de « pub », de se situer au « *point zéro de la vérité* ». Beau compliment, et admirable formule ! Elle résume un caractère, une philosophie — et un temps. Le temps du « *point zéro de la vérité* ». (Claude Roy, *Réflexions au retour de Chine* [Juillet 1979], in *Permis de Séjour 1977-1982*, Éd. Gallimard, 1983, p. 123)

Le système Sollers et ses satellites

Nouveaux placards publicitaires : après la sortie de *Mouvement*, Sollers a sonné l'hallali et astiqué les pompes de l'un de ses porte-voix du *Figaro* (« *Philippe Sollers, jubilé du jubilant* », par Luc Le Vaillant, 17 avril 2016) pour informer le grand public et ses rares lecteurs qu'il est « *Européen d'origine française qui aura son nom dans un dictionnaire chinois* ». Notre pierrot lunaire ne maîtrise pas le mandarin et les classiques chinois demeurent pour lui un mystère, mais il fait vraiment tout pour ressembler à la mante religieuse de Zhuang zi qui agite furieusement ses pattes afin d'arrêter un char ou à la grosse fourmi de Han Yu qui veut ébranler un grand arbre. Les sinologues qui dans un moment d'égarément ont lu notre pékinologue amateur ont vite repéré ses entourloupettes et n'ont pu que pouffer de rire ; mais sagement ils se sont tus, intimidés par son influence chez Gallimard, qui publie aussi la collection *Connaissance de l'Orient*. Ne serait-il pas temps qu'il frappe sa coule et rende à César... ? Que les voix s'élèvent pour en finir avec ce grotesque copinage entre écrivains, critiques, éditeurs et journalistes ? Par respect pour Duyvendak, ainsi que pour

les traductrices et traducteurs de l'*Anthologie* (et pour combien d'autres...), nous apprécierions que Sollers rumine le vers de Ji Kang qu'il a dédaigneusement écarté : « *De mes fautes je me repends, Non vraiment je n'en suis pas fier.* » (*Anthologie*, Trad. François Martin, p. 193).

Nous ne nous faisons cependant aucune illusion. Le comité du Nobel lui ayant ces derniers temps préféré deux écrivains français moins matamores et plus intègres, Sollers doit se rabattre sur un prix de consolation bling-bling. Inaugurée avec son « *Portrait chinois* » du 4 avril dernier ci-dessus évoqué, qui sera sans doute bientôt suivie de « *Rencontre à Venise entre la veuve Clicquot et le joyau de l'Hexagone* », la campagne de publicité orchestrée par Sollers va déjà bon train. Confronté (sic) à une autre question saumâtre de Lady S. déguisée en perruche apprivoisée (« *Vous êtes un lanceur d'alerte ?* »), il simule l'autodérision : « *Sollers risque d'avoir le Goncourt. Voir Pivot. Tous aux abris* ». Laissant tomber le masque entre deux ricanements finauds et se comportant en VRP, il dévoile ainsi sans ambages ce à quoi il aspire et comment il procède pour lubrifier tous les rouages du monde éditorial spectaculaire. Preuve en soit que, une semaine auparavant (27 mars), le facétieux personnage ainsi apostrophé, valet du jury de ce grand prix pour poulains attitrés et porte-parole de la corporation des œnologues, avait publié, dans sa chronique du *Journal du Dimanche*, un éloge dithyrambique de *Mouvement*, dont tout critique sérieux rougirait de honte.

De sornettes en flagorneries en passant par moult courbettes, cette pantalonnade atteint son faite suprême lorsque, en joyeux lobbyiste inféodé, Pivot récite la leçon que le gérant de l'*Infini* lui a soufflée : « *Philippe Sollers cite d'abondance des poètes chinois de tous les siècles. Wei Yingwu, Zhang Xie, Guo Pu, Li Bai, etc. Il donne leurs dates de naissance et de mort. Peut-être en invente-t-il ? Ce qui serait épatant. De toute façon, Simon Leys n'est plus là pour relever ses erreurs. Pas sûr qu'il aurait apprécié les citations des vers de Mao. Encore que le célèbre sinologue belge fût capable de bons... mouvements* ».

Cher Monsieur Pivot, vous avez troqué votre jugement contre un copieux déjeuner et votre ramage n'a d'égal que votre veulerie. Permettez-moi toutefois de vous rassurer ; dans « sa » blquette, Monsieur Sollers n'invente aucune date, car il a pris soin de feuilleter l'*Anthologie de la poésie chinoise* de Rémi Matthieu, où il a aussi copié-collé d'innombrables passages. Nous trouvons cependant déplorable que vous vous réjouissiez que Simon Leys ne soit plus de ce monde pour dénoncer les fourberies et la mauvaise foi de votre compère et chroniqueur qui comme par hasard sévit naguère en même temps que vous au *JDD*. Le signataire de cet article espère seulement avoir été à la hauteur des enseignements et de la lucidité de ce grand maître.

Le nom de Pierre Ryckmans devrait bientôt figurer dans nombre d'encyclopédies occidentales et taïwanaises, mais celui de Simon Leys n'apparaîtra jamais dans un dictionnaire publié en Chine continentale. Son engagement littéraire et politique a été avant tout guidé par le devoir de vérité, il a donc très tôt choisi le camp de la liberté et n'a jamais chanté les louanges de Mao Zedong ni de son régime autocratique. N'ayant pas de visées sur le Goncourt et ne se prétendant pas philosophe, il a fui le racolage médiatique et les sirènes de l'artifice. Sinologue de réputation internationale, historien de l'art, écrivain hors pair et professeur de littérature chinoise, il a vécu dans un souci constant de modestie et de sagesse taoïstes, tout en soumettant à l'épreuve du quotidien l'humanisme européen et confucéen.

Les satellites médiatiques des potes du système Sollers continuent d'émettre grâce à l'application blabla : emboîtant le pas aux Pivot, Savigneau et Le Vaillant, un autre thuriféraire, Vincent Roy, dans *Le Monde des Livres* du 13 mai 2016, qualifie le dernier roman de Sollers de « galvanisant », de « jubilatoire », ajoutant même que *Mouvement* « transcende espace et temps » (en se télétransportant dans *L'Anthologie de la poésie chinoise*, aurait-il dû préciser). « Rapicolant comme un grand cru de Bordeaux » (mais quelle imagination

enivrante !), ajoute notre royal écotier, oubliant de mentionner qu'il a publié en 2006 aux éditions Le Cherche Midi *L'Évangile de Nietzsche*, un livre d'entretiens avec... Sollers !

« Le tout en pratiquant avec constance l'alliance de circonstances, l'échange de services et autres renvois d'ascenseurs qui réduisent trop souvent notre vie intellectuelle à une mascarade sans substance. » (Elisabeth Lévy, *Les Maîtres censeurs*, Éd. JC Lattès, 2002, p.13)

Et puisqu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, le Gérant de *L'Infini* publie, dans le n°135 (Printemps 2016) de sa revue, un article de Philippe Blanchon intitulé « 33 années, Femmes, de Philippe Sollers », question de célébrer les trente-trois ans du célinien roman de son directeur supersonique. Et il avance sans sourciller : « Faute de Pléiade, on pourrait donner le Nobel à Sollers, il est temps encore. » (p.26)

Goncourt, Nobel, Pléiade (Sollers ne doit pas désespérer, il a ses entrées dans la maison) et dico chinois, les sous-fifres battent le tambour pour attirer l'attention sur ce corps céleste en bout de course qui, apeuré par l'heure du jugement, demeure *hic et nunc* avide des voluptés de la gloire. Notons au passage que Henri Michaux, qui ne cherchait pas à briller tous azimuts, est le seul écrivain qui a refusé la proposition de Gallimard d'entrer de son vivant en Pléiade. Il a publié *Mouvements* en 1951, un long poème accompagné de soixante-quatre dessins (le même nombre que les hexagrammes du *Livre des Transformations Yi-King*) et s'inspirant justement de la calligraphie chinoise pour camper des corps fantaisistes dont les mouvements à jets multiples « *qu'on ne peut montrer, mais qui habitent l'esprit* » évoquent le caractère 人 (« *ren* », être humain) ; mais Sollers, périastre de la sphère médiatique, n'en glisse pas l'ombre d'un mot dans son occultation éponyme.

Dans le même numéro de *L'Infini*, un autre astéroïde égaré dans le sillage de la constellation Sollers, Christophe Bardyn, propose une « analyse » de *Drame* (1965), qui serait « au plus près de l'expérience de Montaigne, à tel point que le texte de Sollers peut être considéré comme un commentaire, au sens originel, de celui des *Essais*. » (p. 19) Être un grand cru ne lui suffisant pas, notre commandeur-sic de l'ordre des arts et des lettres se prétend aussi, *vanitas vanitatum*, l'héritier littéraire de l'ancien maire de Bordeaux ! Écumeur littéraire serait une filiation plus synoptique du personnage.

« Mais si l'on évite le comportement vaniteux, ce n'est pas, on le sait, parce qu'il peut être bête, c'est surtout parce qu'il heurte les convenances. « Qui se loue s'emboue », dit un vieux proverbe ; et cela signifie que fanfaronner, trop parler de soi et trop se vanter est jugé non seulement inintelligent, mais inconvenant. » (Robert Musil, *De la bêtise*, Traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Éditions Allia, 2004, p.21)